

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Alexis ROUILLER

La peur de l'Esprit (Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 83-87

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La peur de l'Esprit

Il y a des catholiques qui ont pris peur devant le Concile, ses Constitutions et ses orientations. Cette peur, loin de se dissiper, devient contagieuse. Elle scandalise. Les petits se posent des questions. Ils se laissent entraîner. Nos évêques répugnent à condamner. Ils ont pourtant averti clairement. Ils n'ont pas été entendus. Ils espèrent encore. Ils attendent.

Le Pape aussi est triste. Il ouvre ses bras. Il est le premier à attendre. Bien plus, il s'est adressé lui-même à l'un de ses frères dans l'épiscopat. A un frère qui en fait à sa tête. Ses démarches sont restées sans réponse.

Pour que d'autres brebis ne se perdent pas, le Pape crie sa souffrance. Il le fait en Consistoire, un des moments solennels de la vie de l'Eglise, devant ceux qu'il a choisis pour désigner son successeur, le successeur de Pierre. Et pour être mieux compris, il le fait en latin.

Mais pourquoi donc cette opposition au Concile, surtout de la part d'un évêque qui a pu y prendre part, en suivre les débats et être ainsi un témoin privilégié de l'action du Saint-Esprit ?

Certes, la bonne foi initiale n'est pas contestable, ni une première bonne volonté de garder les traditions des ancêtres, de rester intégralement fidèle. Mais pourquoi, après tant de lumières, ce raidissement d'aujourd'hui, qui va jusqu'à la provocation, à la désobéissance déclarée ? Alors qu'il y a lieu de constater et de se réjouir que le Concile, après les nécessaires affrontements de ses membres, leurs jeux de tendances, et des opinions disparates, n'est en définitive le triomphe de personne, ici-bas, mais bien dans l'Eglise et pour l'Eglise une nouvelle victoire de l'Esprit-Saint.

Oui, pourquoi cette obstination ? Il semble bien qu'un climat de peur, et même de panique, ait progressivement troublé ceux qui aujourd'hui refusent le Concile. Or, dans le trouble, on voit trouble. Quand la lucidité manque, le courage, dit-on, grandit, mais ce courage n'est pas vertu. Il est entêtement, provocation, refus de savoir le chemin et de s'y engager humblement.

Y a-t-il pourtant rien de plus beau que l'enfant qui va vers la maison, à petits pas, la main dans la main de son père ?

Le Concile Vatican II n'est pas une parenthèse dans la vie du Peuple de Dieu. Parler de « avant et après le Concile » n'a presque pas de sens, sinon pour célébrer dans l'allégresse ce temps fort de la vie de l'Eglise qui continue de grandir, organisme vivant, Corps du Christ au souffle de l'Esprit-Saint.

Quand le vivant s'arrête de croître, quand le printemps est derrière lui, il peut jouir de l'été, s'attarder en automne, mais il va inexorablement vers l'hiver et la mort. Loi universelle de tout vivant sur la terre. Mais voilà que l'Eglise, vivante parmi les vivants, plus humaine que tout homme, parce que sa Tête est le Fils du Père, en sa chair de Ressuscité, ne connaîtra, même ici-bas, ni l'automne ni l'hiver. Eternelle jeunesse de l'Eglise. Car si elle se construit d'en bas, à partir de nos misères, elle s'édifie en haut, dans le ciel. Jérusalem nouvelle.

Douter de la jeunesse de l'Eglise, à n'importe quel moment de son histoire, quelles que puissent être parfois ses apparences d'arrière-saison, ou ses préparations de nouveaux printemps, à travers les tribulations de ce monde, c'est douter de la force et de la puissance de l'Esprit-Saint.

Karl Rahner le montre admirablement, en méditant le mystère de la Pentecôte. Il dénonce la peur de l'Esprit qui peut gagner le cœur de certains chrétiens. Qu'il s'agisse en effet de « progressistes » qui trouvent l'Eglise trop vieille et trop lente, et qui, dans leur impatience d'adolescents, menacent de la quitter, ou qu'il s'agisse de « traditionalistes », tous, affirme-t-il, ont peur de l'Esprit-Saint.

Pour ce qui est de ces derniers, qui nous préoccupent ici, Rahner note avec finesse : « Ils redoutent le risque et l'expérience dont l'issue n'est pas assurée d'avance. Ils ne peuvent pas comprendre des formules de foi auxquelles ils ne sont pas habitués depuis leur enfance, comme si la lettre et l'esprit dont elle témoigne étaient purement et simplement identiques. Ils conçoivent l'unité dans la diversité de l'Eglise de telle manière que cette unité soit évidente et conforme à leurs idées. La tradition, qu'ils défendent à juste titre, est pour eux le pays des ancêtres

définitivement conquis, qui n'a plus qu'à être peuplé et administré. Ils ne la considèrent pas comme une étape de notre voyage terrestre, qui les invite à aller plus loin, en gardant évidemment la direction suivie jusqu'ici. Et si, théoriquement, ils concèdent et reconnaissent le principe de cette divine inquiétude dans l'Eglise que nous appelons Esprit-Saint, ce n'est au fond que pour avoir le droit de se refuser dans la vie concrète à cet Esprit déroutant » (K. Rahner, *Chancen des Glaubens*, Freiburg im B. 1971 ; trad. *Les chances de la foi*, Paris, 1974, pp. 56-57).

Les chrétiens sans doute confessent tous l'existence de l'Esprit-Saint, mais il en est qui ont beaucoup de peine à reconnaître son action. Ils ont été habitués à l'enfermer dans une Eglise visible, avec des baptisés et des confirmés bien reconnaissables. Ne disons pas que l'Esprit-Saint ne soit pas là plus qu'ailleurs, mais pourquoi lui interdire de souffler sur toute chair ? Pourquoi condamner ceux qui sont au loin ? Pourquoi ne pas s'émerveiller de le voir agir là où rien n'attire notre attention ? Il est grand temps que nous nous habituions aux fantaisies de Dieu.

D'ailleurs, la logique de Dieu, en cela même qu'elle nous dérouté, est plus rigoureuse que nos justes raisonnements et nos savantes prévisions. Le Concile nous rappelle cette logique de Dieu, et son plan de salut. Et c'est cette vision qui lui a permis de situer l'Eglise de la terre, d'en dessiner les contours et de nous la présenter, non comme entourée de murs, mais bien au contraire comme un feu allumé au cœur du monde. Et ce feu est le vrai buisson ardent, le foyer de l'Esprit-Saint. Nous n'avons pas à en contrôler les flammes, ni la chaleur, mais à les attiser par notre fidélité, notre reconnaissance et notre action de grâces. N'éteignons pas l'Esprit.

La peur de l'Esprit-Saint, quand elle nous empêche de le reconnaître là où il souffle librement, risque — paradoxe qui est un châtement — de nous porter à nier son action là où nous l'avions pourtant toujours confessée : dans l'Eglise de Jésus-Christ.

Comment expliquer autrement ces affirmations énormes : « Je crois à la Papauté, mais plus à Paul VI ; le Concile est l'œuvre de Satan ; les Conférences épiscopales, des groupes de pression... » ? Il n'y a qu'un seul Esprit-Saint, celui que Jésus donne à son Eglise : l'Esprit du Père et du Fils. Si cet Esprit souffle où il veut, nous savons en tout cas qu'il souffle d'abord et toujours sur l'Eglise du Christ. Et l'Eglise du Christ sur la terre est pleinement là où il y a Pierre et le Collège épiscopal, c'est-à-dire les évêques en communion avec le Pape ; là encore où il y a les baptisés, ce peuple de Dieu guidé par les pasteurs que l'Esprit a désignés lui-même.

L'Esprit-Saint viendrait-il à désertier le Corps épiscopal, qu'il n'y aurait plus d'Esprit-Saint du tout sur notre pauvre terre. Mais Jésus par son Esprit reste avec ses apôtres jusqu'à la fin du monde. C'est toujours avec eux et par eux, jamais contre eux qu'il travaille le cœur de tous les hommes. L'Eglise visible est ainsi sacrement du salut pour le monde, signe efficace de la présence de l'Esprit.

C'est à Pierre personnellement, et avec lui aux autres apôtres collectivement, qu'est donné le charisme de la direction, la charge de paître le troupeau, de garder la Révélation. Opposer Ecriture, Tradition et Magistère est mortel pour un membre du Christ. Ces trois aspects de la Révélation du Père, manifestée en Jésus, vont toujours ensemble. Les Evangiles eux-mêmes ne sont-ils pas expression privilégiée de la vie des premiers chrétiens, Tradition commencée dans l'Esprit, et canonisée par le Magistère ? Et n'est-ce pas à cause de cette canonisation que l'on peut vraiment parler d'Ecriture sainte ?

Ce rôle de la Hiérarchie dans l'Eglise, le Concile nous l'enseigne plus clairement que jamais. Il appartient en propre au Pape et aux évêques, en communion avec lui, d'opérer le discernement des esprits et d'illustrer le contenu de la foi. Leur obéir, c'est rester sur le chemin, c'est faire la volonté du Christ. Critiquer leur enseignement, leurs directives, c'est déjà s'exposer à sortir de la route.

Rappelons-nous alors cette remarque de saint Jérôme : « S'il t'arrive, tant soit peu, de quitter le droit chemin, il n'importe que tu prennes à droite ou à gauche, puisque tu n'es plus sur le vrai chemin. » Il est tellement vrai qu'en dehors du chemin, quel que soit le lieu où je m'égare, j'ai perdu la bonne direction. Il est évident aussi que celui qui sort du chemin reste un arriéré par rapport à ceux qui continuent d'avancer, même à petits pas, vers le but.

Certes, il y a de la griserie à vouloir marcher tout seul et à prétendre connaître la carte d'un pays inconnu. Mais inventer de nouveaux sentiers, sans savoir où l'on va, simplement parce qu'on nous a appris à marcher, est folie aussi grande que celle de revenir, pour aller de l'avant sur des sentiers déjà parcourus.

C'est l'étrange aventure de ceux qui aujourd'hui se lancent à la tête ces étiquettes injurieuses de « progressistes » ou « d'intégristes ». Il est amusant de constater, mais il vaut mieux en pleurer, que ce climat de polémique, ce besoin de justification est entretenu par ceux-là mêmes qui ont quitté, à droite ou à gauche, l'humble procession des enfants de Dieu.

La remarque de saint Jérôme est un commentaire des paroles de Jésus : « Gardez-vous de pratiquer votre religion devant les hommes pour attirer leurs regards ; sinon, pas de récompense pour vous auprès de votre Père qui est aux cieux » (Mt 6,1).

L'obéissance chrétienne est en définitive affaire d'humilité. Rester sur le chemin dans la foule anonyme des fidèles, c'est évidemment se faire moins remarquer. Alors que dès le premier homme il y a dans nos pauvres cœurs ce goût mortel des escapades, loin du Seigneur. C'est bien pour nous en guérir que Jésus glorifié donne à son Eglise l'Esprit de vérité.

Alexis Rouiller